

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Stig
Dagerman

Actes Sud

Sommaire

Dossier Stig Dagerman, Lettres choisies

02 Édito

03 Entretien avec Claude Le Manchec

09 Lettres choisies - Stig Dagerman

11 Portrait : Stig Dagerman

13 Francis Scott et Zelda Fitzgerald, Lettres d'amour 1918-1940

15 Dernières parutions

18 Agenda

Édito

Stig Dagerman, Lettres choisies

Nathalie Jungerman

L'écrivain, poète et journaliste suédois, Stig Dagerman, aurait eu 100 ans en octobre 2023. Le centenaire de sa naissance a été l'occasion de lui rendre hommage : l'Institut suédois, le Théâtre de l'Odéon et la Sorbonne ont présenté ces derniers mois une programmation pluridisciplinaire autour de ses textes (rencontres, tables rondes et mise en scène par Noémie Ksicova de *L'Enfant brûlé*, son troisième roman). La revue *Europe* (N° 1129 / Mai 2023) lui a consacré un dossier et Christophe Fourvel, un livre : *31, C'est peu. Stig Dagerman 1923-1954* (La fosse aux ours).

Claude Le Manchec, que nous avons interviewé, a publié deux essais sur Dagerman et plus récemment, aux éditions Actes Sud avec le soutien de la Fondation La Poste, sa correspondance, traduite du suédois par Olivier Gouchet, sous le titre *Lettres choisies*. Ce corpus privilégie les lettres qui permettent de « mieux comprendre et apprécier son œuvre littéraire ». Il s'agit de celles adressées aux amis écrivains, éditeurs et journalistes dans lesquelles il évoque ses projets achevés ou en cours, ses doutes, ses choix littéraires, ses difficultés à écrire, ses questionnements sur la société, son engagement en faveur de la solidarité et de la liberté... On ne peut qu'être stupéfait par le regard lucide que porte ce jeune homme sur son époque, lui qui, dès 1946, erre dans les ruines des villes allemandes à la rencontre des plus démunis, des êtres en marge, pour témoigner et « tuer le silence ». La série d'articles rédigés au cours de son reportage sera la matière du livre *Automne allemand* qui paraîtra en 1948 chez Norstedts à Stockholm. Stig Dagerman a écrit la majeure partie de son œuvre littéraire de 1945 à 1949, parallèlement à sa collaboration quotidienne au journal syndical *Arbetaren* (*Le Travailleur*). Peu avant sa mort, à l'âge de 31 ans, il écrivait *Mille ans avec Dieu : Dieu rend visite à Newton, 1727*. Claude Le Manchec et Olivier Gouchet ont également présenté et traduit ce texte qui vient tout juste de sortir aux éditions de l'Éclat.



Couverture de l'ouvrage *Les Ombres de Stig Dagerman, Paris 1947* de Lo Dagerman et Nancy Pick. Éditions Maurice Nadeau, 2018. (Le format de l'image a été modifié.)

Entretien

avec Claude Le Manchec

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez préfacé et annoté la correspondance de l'écrivain suédois Stig Dagerman (1923-1954) parue sous le titre *Lettres choisies* aux éditions Actes Sud en mars dernier, dans une traduction d'Olivier Gouchet. Vous êtes l'auteur, notamment, de Stig Dagerman, *La liberté pressentie de tous* (Éd. du Cygne, 2020) et *Le Rire caché de Stig Dagerman* (L'Élan, Ginkgo éditeur, 2023). Comment est né votre intérêt pour cet écrivain ?

Claude Le Manchec : Ce qui m'a attiré d'emblée vers cette œuvre, c'est l'intensité de l'écriture de Dagerman, la façon dont le travail de la pensée y est poussé à son paroxysme. Un roman comme *L'Enfant brûlé* – le premier que j'aie lu – raconte une histoire dans laquelle les relations entre les êtres sont toujours placées sous le signe d'une vive tension et il est écrit dans une langue qui sert excellemment les sentiments mis en scène. L'insistance de l'écriture de Dagerman sur les émotions et les sentiments humains, leur diversité, leur emprise – bien supérieure au travail de la raison – permet de mettre au jour de grands conflits internes et externes, des conflits bruts, sans perspective d'évolution – et non pas, comme chez les classiques, des conflits entre des valeurs impliquant des choix moraux ou encore des conflits entre soi et le monde – qui exacerbent les passions. Chaque texte met en scène des relations sous-tendues par une volonté (masculine la plupart du temps) d'ascendance sur autrui. Avec son roman final *Ennuis de noce* (1949) ainsi que d'autres récits plus courts de cette période, Dagerman nous plonge directement dans un monde de

friction, rugueux et sans aménité. Dans ses romans et ses nouvelles, ses personnages sont souvent des êtres éloignés de la classe dominante, de ses idées comme de ses valeurs. La question de la domination semble ainsi au cœur de ses préoccupations. Abandonné très tôt par sa mère puis éduqué par des grands-parents bienveillants à la campagne, au nord de Stockholm, ville qu'il n'a rejointe qu'assez tard, mal à l'aise parmi les acteurs de la vie culturelle, Dagerman n'a pas trouvé sa place dans la société suédoise. Il écrit par rapport à un manque de vérité et non pour dénoncer univoquement un ordre social honni ; davantage pour faire apparaître ce qu'une littérature plus « raffinée », plus savante ne dit pas. La vérité ayant été recouverte, l'écriture est le moyen de la mettre au jour. Il écrit pour aller plus loin, aux racines mêmes de la souffrance humaine ; ceci non pas dans l'abstrait ou dans la distance mais en se référant au présent de la société suédoise, celui des mutations sociales, économiques et culturelles de l'après-guerre, marquées notamment par le développement de la presse populaire, de la consommation de biens manufacturés (notamment la voiture), par l'urbanisation, et dans la proximité avec les êtres de milieu populaire.

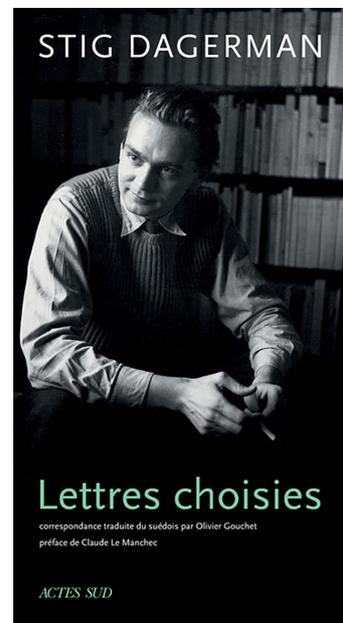
Quels sont les critères qui ont orienté la sélection de ces lettres inédites que Stig Dagerman a écrites entre mai 1944 et octobre 1954 ?

C.L.M. : La publication des lettres de Dagerman prend place dans le cadre du centenaire de sa naissance et, pour cette raison, elle s'ajoute à quelques



Claude Le Manchec
© DR

Né en 1960, longtemps professeur à l'université de Créteil, de Rennes et de Grenoble, et aujourd'hui formateur d'enseignants, Claude Le Manchec a signé plusieurs ouvrages mêlant études linguistiques et littérature comparée.



Stig Dagerman
Lettres choisies

Correspondance traduite du suédois par
Olivier Gouchet
Préface de **Claude Le Manchec**
Éditions Actes Sud, mars 2024, 304 pages.

Avec le soutien de



parutions : un dossier dans la revue *Europe*, une traduction d'un long et émouvant poème, *Suite Birgitta* et divers essais. Mais, parmi tous les ouvrages de Dagerman traduits et édités en France depuis les années 60, il restait une lacune, celle de la correspondance échangée entre le jeune écrivain suédois et sa famille ou ses amis. Nous avons fait le choix, avec l'éditrice, Mme Hege Roel-Rousson, et le traducteur, Olivier Gouchet, d'écarter les lettres qu'il a écrites à destination de sa première femme, Annemarie Götze, et de ses enfants, Rainer et René, parce qu'elles ne présentaient pas un intérêt majeur pour mieux comprendre et apprécier son œuvre littéraire. En revanche, nous avons sélectionné toutes celles adressées à des amis (écrivains, comédiens, éditeurs, journalistes...) et dans lesquelles l'auteur se confie sur son état d'esprit, précise ses idées, fait le point sur l'écriture de ses livres, justifie ses choix ou répond à une critique de ses écrits.

Comment avez-vous procédé, Olivier Gouchet et vous-même, pour établir cette édition découpée en six chapitres dont quatre correspondent aux voyages de Dagerman en Europe et en Australie ?

C.L.M. : La sélection de ces lettres qui s'échelonnent ici sur une dizaine d'années permet d'offrir au lecteur la possibilité de découvrir, dans la courte vie de Dagerman, une évolution voire une gradation vers une réflexion de plus en plus aiguë sur son pays, sur la France et, plus généralement, sur l'Europe de l'après-guerre. Les six chapitres dans lesquels les lettres sont rangées correspondent en gros à six étapes majeures dans son parcours de vie : 1) tout d'abord ses deux premiers romans (*Le Serpent*, *L'Île des condamnés*) célébrés par

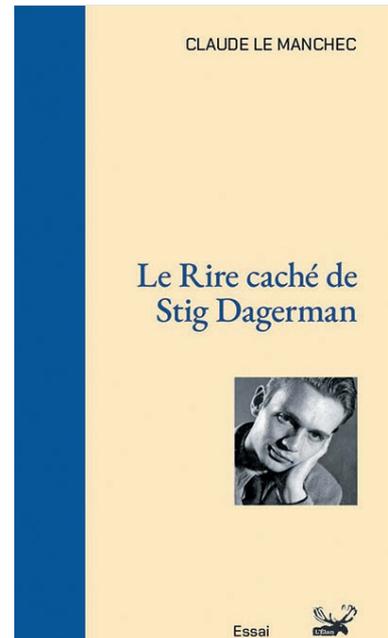
la critique et les lecteurs suédois (1944-1946) ; 2) son séjour en Allemagne (1946-1947) au cours duquel Dagerman, témoin des destructions des villes allemandes par les Alliés, exerce son talent de journaliste littéraire ; 3) un voyage et une enquête sur la situation de la France d'après-guerre pour le périodique *Express*, et la rédaction de son troisième roman *L'Enfant brûlé* (1947-1948) ; 4) un court voyage en Australie et la rédaction de son quatrième et dernier roman *Ennuis de noce* (1949) ; 5) un séjour en Autriche en 1950 pendant lequel l'auteur tente de se remettre à l'écriture après des périodes de silence dues à la dépression et au surmenage ; 6) enfin, ses derniers projets littéraires, entre 1951 et 1954, qui voient l'éclosion d'ultimes chefs d'œuvre comme le prologue d'un roman consacré à Carl Jonas Almqvist, intitulé *Mille ans avec Dieu*.

Mort à 31 ans seulement, la vie de Dagerman fut, on le voit, ponctuée de nombreux voyages à l'étranger au cours desquels l'écrivain a tenté de renouveler son inspiration, voire de renaître à l'écriture après des phases de silence.

Stig Dagerman fait preuve d'une grande clairvoyance quant aux événements qui l'entourent, quant à la condition des plus démunis. Les lettres concernant



Claude Le Manchec
Stig Dagerman
La liberté pressentie de tous
Éditions du Cygne, 2020



Claude Le Manchec
Le Rire caché de Stig Dagerman
Éditions Ginkgo, coll. L'Élan, 2023

son séjour en Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et les articles qui seront réunis dans *Automne allemand (1948)* en témoignent. Ils montrent également un sentiment de culpabilité face à la misère humaine ainsi qu'une dénonciation de l'absurdité des guerres...

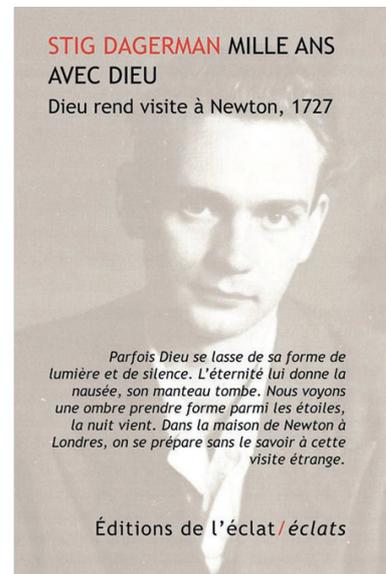
C.L.M. : L'écrivain voit le monde comme seule une intelligence libre le peut. C'est pourquoi il se rend là où les choses se passent pour en donner témoignage : ce sera en 1947 les grandes villes d'Allemagne presque toutes détruites par les bombardements ; un peu plus tard la France qui tente de se reconstruire elle aussi ou encore l'Australie, pays qui voit arriver un grand nombre de réfugiés déracinés. Sur la Seconde Guerre mondiale elle-même, sur ses causes lointaines et récentes, Dagerman ne s'exprime pas directement, la neutralité de la Suède y étant pour beaucoup. En revanche, il se montre beaucoup plus disert sur l'immédiat après-guerre qui est une période d'intense souci de reconstruction et nombreux sont les discours qui exaltent le renouvellement à travers l'expression « année zéro ». Mais ces mots restent trompeurs pour Dagerman qui voit dans la mise en place de nouvelles institutions (le FMI n'est-il pas un club de riches ? se demande-t-il) et les projets économiques et financiers, de dangereuses continuités avec le passé, et notamment la persistance des injustices et le renforcement du rôle des États au détriment de relations d'entraide plus directes et horizontales.

Dagerman fait partie de ces rares écrivains qui, confrontés à des évidences sans issue, disons la mort injuste, la misère physique ou spirituelle, l'absurdité que de rares moments d'espoir ne suffisent pas à effacer, prend position mais à l'intérieur même de son art, l'écriture, sans dicter au lecteur de quelconques consignes d'engagement politique, social ou religieux. Chacun reste libre à ses yeux. L'art s'oppose à la mort qui menace tout art asservi à la politique

et à l'action immédiate, pense Dagerman. L'art s'oppose à la mort dont il est menacé par tout ce qui peut venir entraver la liberté de l'artiste. C'est pour cette raison que l'écrivain réclame sans cesse la plus grande attention pour cette « forme aiguë de solitude qu'on appelle poésie ». Dagerman pense certes selon les besoins de son temps, l'immédiat après-guerre, mais aussi au-delà, selon une vision plus large. Il est l'opposant déclaré de tous les systèmes oppressants mais surtout de ceux qui enrôlent et brident la liberté et notamment la liberté de créer. Dans cette mesure, la question du travail, du temps qu'on y consacre, de la souffrance qu'il engendre, est centrale car la liberté d'un être humain trouve dans celle des autres non sa limite comme on le dit trop vite mais sa confirmation et sa garantie.

Sa correspondance évoque ses difficultés financières – il demande souvent à son destinataire de lui venir en aide – ainsi qu'une instabilité intérieure en même temps qu'un élan favorisant la création littéraire...

C.L.M. : Il est fort probable que le statut d'écrivain à succès de Dagerman, conséquence de la réussite commerciale de ses premiers livres, soit entré en contradiction avec ses origines prolétariennes et lui ait fait vivre un vrai et douloureux dilemme. Mal à l'aise, de nature réservée, le jeune homme entrait dans un monde dont il n'avait pas les codes. Les relais culturels de Stockholm le fêtèrent et, en même temps, l'effarouchèrent. La reconnaissance peut être aussi une charge, voire un fardeau. Elle conférait une responsabilité que ce jeune homme particulièrement mature, formée à l'école de la vie, voulut assumer sans faiblesse. D'autres déchirements allaient venir. D'autres protestations aussi. Malgré ses difficultés personnelles (souvent d'ordre pécuniaire), Dagerman a trouvé chez ses éditeurs et notamment chez Ragnar Svanström et Olaf Lagercrantz des soutiens indéfectibles, toujours prêts à lui verser des avances sur ses droits



Stig Dagerman
Mille ans avec Dieu. Dieu rend visite à Newton, 1727

Traduction **Olivier Gouchet**
postface **Claude Le Manchec**
Éditions de l'Éclat, 17 mai 2024

d'auteur et surtout soucieux de l'encourager à écrire ce cinquième roman que le public suédois attendait avec impatience mais qu'il n'a jamais pu écrire.

Vous écrivez : « Ces lettres sont traversées, par les doutes qui l'assaillent sur sa vocation partagée entre journalisme et littérature, entre engagement social et exigence de l'œuvre à accomplir. » Dagerman s'engage à 21 ans aux côtés des anarcho-syndicalistes, publiée à 22 ans un premier roman *Le Serpent* qui suscite l'enthousiasme de la critique et du public... Il publie beaucoup en peu de temps, puis il sera question de son impossibilité d'écrire...

C.L.M. : C'est à partir de 1945 et jusqu'en 1949, soit quelque trois ans après son entrée dans les rangs de la jeunesse anarcho-syndicaliste suédoise, que Stig Dagerman¹ écrit la majeure partie de son œuvre littéraire entre 1945 et 1950, parallèlement à sa collaboration, sous forme de « dagsedlar » (billets quotidiens), au journal *Arbetaren* (*Le Travailleur*), organe du syndicat autonome SAC. Il s'enferme ensuite dans le silence. Durant cette période d'intense écriture, il publie quatre principaux romans : *Ormen*, en novembre 1945² ; *De dömdas ö*, en 1946³ ; *Bränt Barn*, en 1948⁴ ; *Bröllopsbesvär*, en 1949⁵. Dagerman publie en outre un recueil de nouvelles : *Nattens Lekar* (*Les Jeux de la nuit*), en 1947 et fait jouer et éditer quatre pièces de théâtre entre 1947 et 1949 : *Den dödsdömde*, *Dramer om domdä*, (*Le Condamné à mort*) ; *Skugga av Mart* (*L'Ombre de Mart*) ; *Upptäcktsresanden* (*L'Explorateur*) ; *Ingen går fri* (*Personne n'est libre*). Son œuvre journalistique, importante en qualité et quantité, comprend notamment le récit de son voyage en Allemagne à l'automne 1946, publié l'année suivante sous le titre *Tysk höst*⁶ ; celui de son séjour en France, *Fransk Vår* (1948)⁷. L'ensemble de ses « Billets quotidiens » a fait l'objet d'une publication aux éditions Cent pages en 2014. Plusieurs textes posthumes

d'importance ont été publiés et traduits, notamment le prologue d'un roman qui aurait eu pour titre *Mille ans chez Dieu* (*Tusen år hos Gud*, 1954)⁸.

Les lettres témoignent aussi d'humour et d'ironie comme la réponse envoyée au journaliste Sven Jan Hanson qui a fait une critique négative du livre *Automne allemand*. Vous montrez justement ce sens de la dérision dans votre essai *Le Rire caché de Dagerman*...

C.L.M. : Un fantasme chimérique, un rêve de grandeur, un aveu longtemps réprimé et brutalement révélé sous la contrainte, une frénésie de désirs, un excès d'assurance, un défaut de résistance à la douleur ou à la peine, un projet inatteignable, une promesse intenable : il émane de certaines situations que Dagerman a mises en scène dans ses romans ou dans son théâtre, sans doute dans un élan libérateur, un excès qui prête au rire. Un rire dont le rôle est peut-être d'anéantir, sans l'escamoter, l'angoisse que suscitent ces moments d'égarement. Pour Dagerman, les mots ont un singulier pouvoir d'éclaircissement et c'est pourquoi il a aussi besoin d'une poésie satirique dans ses Billets quotidiens qu'il fait paraître dans la presse syndicale tout comme il se fait un grand maître de la dérision dans ses textes tardifs. Certains livres comme *Ennuis de nocé* ou *Mille ans avec Dieu* qui met en scène le grand savant Isaac Newton, livres oscillant entre rire et larmes, ont entamé la chute de l'homme occidental, d'âge mûr et de condition privilégiée, de son piédestal, et l'on rit de ces scènes répétées où le héros perd toute sa superbe. D'étranges miracles provoquent le rire même de Newton soudain soustrait à la loi de la pesanteur : « Newton ne vole pas. Il retombe lourdement sur le sol et, étendu sur la dureté des planches, il se met à rire. Il rit jusqu'aux larmes et ce coup-ci les larmes coulent vers le bas, le long de son visage. [...] » Et c'est par cette chute risible du Créateur dans la condition humaine que le récit se poursuit. Vision à la fois burlesque et plus sombre

Notes

1. Halvard Jansson est le vrai nom de Dagerman, pseudonyme qui signifie « lumière du jour ».
2. Ce roman a été publié initialement aux éditions Steinsvik ; il a été traduit sous le titre *Le Serpent* et publié chez Denoël, en 1985, puis réédité chez Gallimard en 1993 puis en 2001.
3. Traduit en français sous le titre *L'Île des condamnés*, ce roman raconte les dernières heures de la vie de cinq hommes et de deux femmes jetés sur une île déserte. Sa parution en septembre 1946 trad. Jeanne Gauffin, roman ; réédité chez Agone en 2009. *L'Île des condamnés*, Denoël, coll. « Les Lettres Nouvelles », 1972.
4. Traduit en français sous le titre *L'Enfant brûlé*, Gallimard, 1956 (trad. Élisabeth Backlund, roman ; Actes Sud, 1983 ; réédité chez Gallimard, coll. « L'Imaginaire », en 1984. *L'Enfant brûlé* est un roman écrit lors d'un séjour en Bretagne, sur un temps ramassé.
5. Traduit en français sous le titre *Ennuis de nocé*, Maurice Nadeau/Papyrus, 1982, trad. Carl Gustaf Bjurström et Lucie Albertini ; rééd. dans la collection 10/18 en 1990.
6. Traduit en français sous le titre *Automne allemand*, Actes Sud, 1980, trad. Philippe Bouquet ; rééd. Actes Sud, 1999, 2004. V. infra p. 90.
7. Traduit en français sous le titre *Printemps français*, Ludd, 1995, trad. Philippe Bouquet (repris in *La Dictature du chagrin et autres écrits amers*, Marseille, Agone, 2009).
8. *Mille ans avec Dieu. Dieu rend visite à Newton, 1727*, éd. de l'Éclat, 2024 (trad. Olivier Gouchet ; postface Claude Le Manchec).

que jamais, sans pathétique, sans aucune concession, et soutenue par un pessimisme d'une implacable cohérence.

À l'horreur de situations insupportables répond le rire impudique, presque inhumain, plein de violence et de froid, d'un auteur pour qui toute consolation n'est qu'un leurre où se perdent ses créatures. Il lui faut lever le voile sur ces mensonges où elles s'enferment. Ces cris, ces pleurs suscitent davantage que de l'ironie ou une raillerie : il s'agit d'un rire mêlé de désespoir face à ce qui est bien plus qu'une déconvenue. C'est dans les débordements, l'impossible contrôle de soi et la convoitise sexuelle ou encore l'innocent marivaudage, que tout se joue. Sans doute s'agit-il là d'un renversement décisif de la perspective traditionnelle du roman qui voulait que l'individu s'affirme et s'impose au final dans ses projets, d'où le sentiment d'absurdité qui domine dans ces quêtes d'un sens qui n'aboutit jamais.

Parlez-nous de *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, ce court texte publié en Suède en 1952 et en France en 1981...

C.L.M. : Pour l'hebdomadaire féminin *Husmodern* (*La maison moderne*), Dagerman en effet écrit en 1952 *Vårt behov av tröst är omattligt*⁹. Il s'agit là d'un court texte dans lequel l'écrivain donne une explication de son silence et qui constitue en même temps un essai philosophique sur le thème de la liberté individuelle et de l'absence de foi. Voici son incipit : « Je suis dépourvu de foi et ne puis donc être heureux, car un homme qui risque de craindre que sa vie soit une errance absurde vers une mort certaine ne peut être heureux. Je n'ai reçu en héritage ni dieu, ni point fixe sur la terre d'où je puisse attirer l'attention d'un dieu : on ne m'a pas non plus légué la fureur bien déguisée du sceptique, les ruses de Sioux du rationaliste ou la candeur ardente de l'athée. Je n'ose donc jeter la pierre ni à celle qui croit en des choses qui ne m'inspirent que le doute, ni à celui qui cultive son doute comme si celui-ci n'était pas, lui

aussi, entouré de ténèbres. Cette pierre m'atteindrait moi-même car je suis bien certain d'une chose : le besoin de consolation que connaît l'être humain est impossible à rassasier. »¹⁰ Dépourvu de toute foi religieuse et, au-delà contraint d'écarter d'autres « fausses consolations » auxquelles une grande partie du genre humain se fie, Dagerman n'aperçoit à l'horizon qu'une vague « lueur » de liberté et reste lourdement lesté d'un manque de certitudes, ce qui le mène, au prix d'une tension qui se confond avec la dépression, à la recherche éperdue d'un sens, d'une « consolation » lumineuse qui pourrait bien être l'écriture elle-même grâce à laquelle il donne forme à son immense talent littéraire. Nullement atteint par la résignation, le jeune écrivain suédois cherche aussi dans ce texte majeur l'origine de sa vulnérabilité, et ainsi son texte aborde-t-il une vaste gamme de sujets (l'absence de foi et, en guise de corollaires, la liberté, la solitude, l'absurdité de l'existence...), une gamme trop vaste même et concertée pour être simplement le résultat d'un moment d'abandon au désespoir et à l'amertume. Ainsi, ni simple libelle ni véritable bréviaire de l'athéisme, *Notre besoin de consolation* opère-t-il, non comme une simple confession, mais comme un miroir grossissant, une source intense qui jette une lumière vive sur les choix de vie et les actes de chacun, créant un monde où certaines ombres logées en soi-même apparaissent, un endroit qui n'est pas sans ambiguïtés, menant une réflexion sur des questions de oui ou de non, de force ou de faiblesse. Pour Dagerman, la confession est l'occasion de hisser sa pensée au niveau d'une réflexion puissante sur la condition humaine. Pour toutes ces raisons, cette publication non seulement passera pour emblématique de toute son œuvre littéraire mais gagnera rapidement une large audience auprès du public en Suède d'abord puis à l'étranger. Publiée en France pour la première fois en 1981, elle est ainsi éditée par les éditions Actes Sud

Notes

9. Traduit en français sous le titre *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Actes Sud, 1981, trad. Philippe Bouquet.

10. *Ibid.*, p. 11.



Le Serpent (Denoël 1966, Gallimard 1993, 2001) *Ormen*, 1945
L'Île des condamnés (Denoël 1972, Agone 2000, 2009) *De dömdas ö*, 1946
L'Enfant brûlé (Gallimard 1956, 1981) *Bränt Barn*, 1948
Ennuis de nocé (Maurice Nadeau / Papyrus 1982, Maurice Nadeau 2016, 10/18 1990) *Bröllopsbesvär*, 1949

Automne allemand (Actes Sud 1989, 1999, Babel 2004) *Tysk höst*, 1948
Printemps français (Ludd 1995) *Fransk Vår*, 1948 – suivi de Poèmes satiriques

Suite Birgitta (Aencrages et Co 2023)

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier (Actes Sud 1981) *Vårt behov av tröst*, 1952

à plus de 180 000 exemplaires à ce jour. *Notre besoin de consolation* est devenu au fil du temps l'un de ces livres-miroirs dont le succès ne s'explique pas seulement par leurs qualités d'écriture mais aussi et surtout par le fait qu'ils se trouvent au centre de préoccupations partagées par une ou plusieurs générations de lecteurs auxquels ils offrent un texte dont l'influence ne faiblit pas et qui acquièrent même avec le temps une portée universelle.

Comment expliquer que des générations de lecteurs se reconnaissent dans les livres de Stig Dagerman, « au-delà des frontières de la Suède » ?

C.L.M. : La critique et le malentendu sur son supposé « romantisme de l'angoisse » ont blessé Dagerman qui a développé à partir de ses succès – autre paradoxe – une profonde réflexion sur le néant de la gloire tout en souffrant des difficultés pécuniaires dans lequel son quasi-silence final l'a entraîné. Dagerman a très tôt eu le sentiment de vivre « trop tard » : « L'anéantissement est la seule forme de salut ou, tout du moins, l'issue la moins cruelle possible dans un monde où, depuis longtemps, il est trop tard pour

tout. » Outre le déclin de l'anarcho-syndicalisme, il s'interroge sans cesse sur les pouvoirs réels des écrivains et des intellectuels face aux difficultés matérielles des plus démunis. Il souffre d'être contemporain d'une évolution du monde et des sociétés humaines qui lui paraît défavorable aux plus humbles. Son silence ultime est éloquent : il nous introduit dans les affres d'une conscience douloureusement lucide. Et pourtant le succès de ses écrits ne s'est jamais démenti et encore aujourd'hui, même s'il est difficile de parler d'une influence élargie de ses idées, son œuvre compte sans cesse de nouveaux lecteurs sans doute parce que Dagerman a foi dans l'art, dans la beauté et, en même temps, imagine une société délivrée de ses contraintes. Partagé entre espérance et lucidité, sa critique des illusions l'emporte le plus souvent sur sa confiance en une promesse d'avenir meilleur. D'où, dans ses essais, une dénonciation sans faille des pièges et des chimères qui se paie par une absence d'apaisement.

*

Liens

[Éditions Actes Sud](#)

[Institut suédois](#)

[Stig Dagerman- site de Lo Dagerman](#)

[Stig Dagerman - Facebook](#)

[Stig Dagerman - bibliographie](#)

Lettres choisies

Stig Dagerman Lettres choisies 1944-1954

© Éditions Actes Sud

Lettre à Sophie Machowitz, une jeune institutrice polonaise rencontrée lors de son séjour en Allemagne. Veuve depuis peu (son mari a été déportée à Auschwitz ; deux de ses trois enfants ont disparu), elle a confié à Dagerman sa détresse quotidienne et son désir d'aller vivre en Suède ou en Norvège.

Tällberg, le 8 février 1947

Chère Madame Machowitz,

Tout d'abord je dois vous prier de me pardonner bien des choses. Je regrette beaucoup d'avoir trop promis. Bien évidemment, j'aurais pu vous écrire plusieurs lettres d'Allemagne, mais je peux vous assurer : j'ai voulu écrire, mais tout m'a semblé si embrouillé et si effroyable pendant mon voyage qu'il m'a presque été impossible de réfléchir. De Berlin, je suis donc allé à Hanovre, où j'ai habité chez la tante de ma femme (et me suis terriblement enrhumé), puis dans la Ruhr, que j'ai parcourue en long et en large des jours entiers dans une voiture anglaise (une voiture gigantesque avec de la place pour vous aussi). La Ruhr n'était pas du tout belle, ce que vous pouvez certainement vous imaginer, mais ce sera trop long d'écrire là-dessus, tout le papier que j'ai n'y suffirait pas. De la Ruhr je suis allé à Francfort par le train et à partir de Francfort j'ai fait un long trajet : Heidelberg, Stuttgart, Munich, Nuremberg, Darmstadt et retour à Francfort. Ensuite, j'ai à nouveau visité Hanovre et Hambourg et enfin le 10 décembre je suis rentré en Suède par avion depuis Francfort. À 6 heures de

l'après-midi j'ai vu pour la dernière fois (en 1946) les ruines de l'Allemagne, ou bien il faut peut-être plutôt dire la ruine allemande, et à 11h30 le même jour j'étais dans ma ville natale intacte, rayonnante et repue. Les premiers jours, le contraste était si effrayant que j'ai de nombreuses fois regretté de n'être pas rentré par le train pour pouvoir me réhabituer à des conditions normales pendant le voyage plus lent. Oui, beaucoup de fois j'ai souhaité repartir auprès de vous en Allemagne.

Maintenant je vais déjà mieux. La lumière, les maisons entières et tout le bonheur matériel ici en Suède me semblent à nouveau si familiers – mais tout ce que j'ai vu en Allemagne, je ne peux pas l'oublier. J'ai beaucoup pensé à vous tous pendant le terrible froid que vous avez enduré juste quelques jours après mon départ. Comment avez-vous tenu bon ? Début décembre j'ai moi-même cru mourir de froid chez des amis à Francfort, et pourtant à ce moment-là le froid était modéré. (...)

Lettre à son éditeur Ragmar Svanström, à l'époque où Dagerman s'est installé provisoirement en Bretagne pour écrire son troisième roman, *L'Enfant brûlé*.

Kerné en Bretagne, le 4 juillet 1948

Cher Ragnar,

Merci pour notre dernière fois, en Suède ! C'était bon d'être à la maison et de retour, j'ai trouvé que je faisais une grosse bêtise de ne pas suivre

vos judicieux conseils avec Johan de mettre fin là-bas à ma mission journalistique. À présent je sens que j'ai atteint un point où je n'ai plus la force de la remplir. Stressé, malheureux, j'ai parcouru les villages français sans pouvoir travailler, sans pouvoir nouer les contacts nécessaires, tout le temps j'ai ressenti une insupportable pression à la pensée de ce qu'on attendait de moi en Suède. Rien n'a donc été fait et tel que je me connais je n'arriverai à rien. Je comprends tout à fait qu'à *Expressen* on soit déçu de ma défaillance et c'est ce qui m'a fait si longtemps aller à droite et à gauche de cette façon absurde, dans l'espoir d'arriver enfin à faire quelque chose d'essentiel. Lorsque j'ai pris conscience que ça ne sert à rien d'espérer, j'ai écrit à Harrie pour lui faire savoir ce que je ressens. Il est vrai que j'ai, peut-être à bon droit, conçu mon accomplissement de ce voyage en France comme une question de prestige, mais en fin de compte il est bien raisonnable de faire passer la santé psychique avant le prestige. C'est que tout cela est aussi une question économique et sur ce point j'ai malheureusement dû demander de l'aide à la maison d'édition. (...) En ce qui concerne mes projets, par ailleurs, j'ai pensé rester en Bretagne dans ce petit village de pêcheurs où Annemarie, René et moi séjournons actuellement. Nous nous y plaisons et sans la pression de ma mission journalistique, tout serait merveilleux. Nous louons une petite maison spartiate avec une vue double sur l'Atlantique, en effet le village est situé tout au bout

d'une étroite langue de terre longue de dizaines de kilomètres sur la côte sud de la Bretagne tout près de la base détruite des sous-marins de Lorient. Des cochons et des lièvres courent dans la rue du village et notre seule distraction est d'aller chercher l'eau au puits. Nous ne portons pas encore les sceaux sur la tête, mais nous allons sûrement en prendre l'habitude. C'est donc ici que j'ai l'intention de passer juin et août en travaillant assidument à *L'Enfant brûlé*. Je crois pouvoir terminer le manuscrit au début du mois d'août et j'espère m'occuper des corrections quand je reviendrai en Suède dans la première moitié de septembre. (...)

Dans l'attente impatiente d'une lettre de toi, Annemarie, René et moi envoyons à Greta, à toi et à la maison d'édition les salutations les plus cordiales.

Bien à toi
 Stig

Lettre à son ami Tarjei Vesaas au sujet de l'édition de sa traduction de *La Blanchisserie*.

Kitzbühel, le 27 août 1950

Cher Tarjei,

Et maintenant tu as peur et tu te sauves dans la montagne ! Ou bien je suis devenu plus bête depuis la dernière fois ou bien tu écris de façon plus difficile à la fin de tes livres, pour renforcer le moral de tes traducteurs. Je n'ai pas osé compter le nombre de questions cette fois-ci, tu pourras le faire toi-même. Et rejeter la faute sur toi par la même occasion ! Tu trouves sans doute qu'on te pose beaucoup de questions idiotes et c'est aussi mon avis, mais il vaut mieux être sûr qu'incertain. Björn est-il rentré dans sa tanière ? Je n'ai toujours pas reçu la moindre nouvelle de sa part, si bien que je ne sais pas si ça marche pour *La Blanchisserie*

en automne. D'ailleurs je trouve que le titre est bon, même si d'une certaine façon je comprends les objections de Björn. Nous autres Suédois nous ne sommes pas aussi spontanément propres que vous. Et c'est pourquoi des mots comme linge, blancherie, lessive, séchoir, repassé de frais et d'autres n'ont pas la même résonance d'éclat et d'esprit que dans ta langue. J'espère seulement que les lecteurs suédois du livre ne sont pas crasseux au point de ne pas comprendre quel beau livre est *La Blanchisserie* ! Personnellement je me sens propre, pour changer, après m'être baigné ces trois mois d'affilée. Mais je me réjouis aussi de pouvoir, à partir de



lundi matin, me vautrer à nouveau dans la boue de mon roman. (...)

Stig

Stig Dagerman avec sa femme, Anita Björk (1950) © CC0/WikiCommons

Portrait

Stig Dagerman

Par Corinne Amar

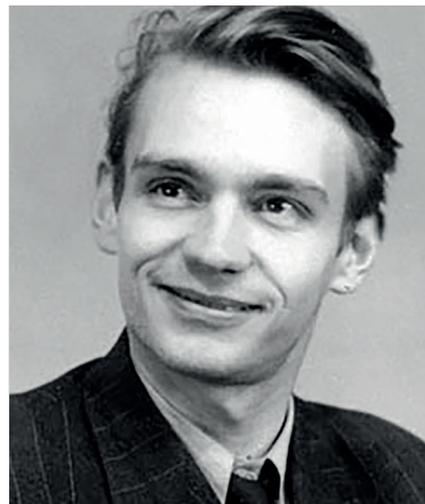
« **Je m'aperçois que toute ma vie semble n'avoir eu pour but que de faire mon propre malheur** »¹. **Derrière le noir et blanc des photographies de lui qui existent, on aperçoit un visage « juvénile et absorbé », un sourire qui tranche avec « la puissance visionnaire de ses derniers écrits.** » Souvenons-nous : un écrivain suédois, du nom de Stig Dagerman, faisait paraître à l'âge de trente ans – un an avant son suicide – un an fiévreux opus au titre immortalisé : *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* ; un court essai paru en 1952 dans un magazine féminin suédois, traduit et édité en français en 1981, dans la collection pâle, oblongue des éditions Actes Sud. Né en 1923 dans une province rurale et froide du nord de la Suède – ses parents ne s'entendent pas – il est abandonné par sa mère peu de jours après sa naissance. Élevé par ses grands-parents jusqu'à l'âge de onze ans, récupéré par son père qui l'emmène vivre à Stockholm, Stig Dagerman fut journaliste, anarcho-syndicaliste, romancier, dramaturge, poète, cinéaste. À l'âge de 18 ans il s'inscrit au Club des Jeunesses anarcho-syndicalistes de la ville. Stig Jansson, de son vrai nom, s'exerce à l'écriture, décide de changer de nom : il choisit *Dagerman*, parce qu'en suédois, *dager* signifie la lumière du jour naissant, l'espoir. À l'âge de 22 ans, rapidement devenu une personnalité phare de la vie intellectuelle suédoise, il a déjà conquis le monde. Pourtant, l'impossibilité du bonheur le hante toujours plus oppressante. « Qui est Stig Dagerman ? Où le chercher ? Comment mieux le connaître ? », demande, dans

la préface aux *Lettres choisies*² qui lui sont attribuées, Claude Le Manchec, auteur de plusieurs études sur l'écriture littéraire et la lecture. « *Je n'ai reçu en héritage ni dieu ni point fixe sur la terre d'où je puisse attirer l'attention d'un dieu. Je n'ose donc jeter la pierre (...). Cette pierre m'atteindrait moi-même car je suis bien certain d'une chose : notre besoin de consolation est impossible à rassasier* »³. Dans ses romans ou peut-être plus encore, dans sa correspondance – amis intimes, éditeurs, journalistes, confidents – Dagerman raconte le monde, appelle le dialogue, livre ses tensions intérieures, les difficultés de sa vie professionnelle ou conjugale, se défend quand on l'attaque avec l'humour et la maturité de l'homme d'engagement.

En 1946, en tant que journaliste pour un reportage sur les lieux mêmes de la destruction, il erre dans les ruines des villes allemandes anéanties par les bombardements – il sera, d'ailleurs, l'un des premiers à écrire sur la tragédie de la Shoah. Là, il observe, il questionne les victimes, les souffrants, s'interroge sur la défaite de l'Allemagne, en fait un livre, *Automne allemand*⁴.

Au journaliste polémiste suédois, Sven Jan Hanson qui vient de publier une critique négative du livre, il répond⁵ :

« [Février-mars 1947 ?] PRIVÉ, Cher Phocas, *Une âme aimable au plus haut degré m'a fait parvenir au plus haut degré post festum une coupure du 20 février, jour auquel vous évoquez mon article sur Kurt Schumacher. Vous avez naturellement raison sur le fond : pour rendre compte d'une rencontre avec Schumacher à Munich, il*



Stig Dagerman
Années 1940 © DR

ne faut pas avoir 23 ans. Vous considérez que l'on doit au moins avoir 30 ans et en y réfléchissant de plus près, on doit naturellement vous donner raison pour cette remarque. »

Sur la même lancée, ironique et déterminée, Dagerman, évoquant les conversations qu'il eut avec d'anciens détenus de camps de concentration, rappelle qu'aussi jeune soit-il, il sait de quoi il parle : ses beaux-parents allemands furent « détenus à Ravensbrück aussi longtemps que le Docteur Schumacher à Dachau ».

Désenchanté, engagé, « brûlé » par les doutes qui l'assaillent, par la prise de conscience des idéaux perdus, de l'époque sombre, de l'abandon – écorché à vie par la désertion de sa mère – il mène une intense activité de journaliste exprimant dans des centaines d'articles dans des revues engagées, des réflexions sur la folie moderne, sur le mal nazi, tout en publiant des romans.

Dans *L'Enfant brûlé*, troisième roman écrit après le succès des deux précédents en 1948, l'écrivain raconte la mort brutale d'une mère laissant livrés à eux-mêmes un fils de vingt ans et son père. L'histoire commence le jour de l'enterrement.

Alma est partie à trois heures. Chez le boucher, elle a dû s'asseoir, malade. Elle s'effondre. Elle est morte. Le jour de l'enterrement, elle ne semble regrettée ni par son mari ni par ses proches.

Son fils, Bengt, est le seul qui la pleure, consumé par son absence, consumé par son chagrin. De la disparition dévorante de la mère, *L'Enfant brûlé*, ne pourra se remettre. Tel son héros au désespoir inconsolé, Stig Dagerman est cet enfant doublement brûlé ; abandonné par sa mère et impuissant témoin d'une époque violente liée aux retentissements de la Seconde Guerre mondiale. En 1941, la Suède a pris la décision d'opter pour la neutralité pendant la Seconde Guerre mondiale : il voit la Norvège occupée et la Finlande en guerre contre l'URSS. Militant, engagé, il

rêve de justice sociale, il a honte de son pays : la honte parcourra toute son œuvre.

Lui qui a tout, n'a pas l'essentiel : le goût de vivre. La seule manière de rendre tangible ses drames intérieurs, c'est l'écriture, la correspondance qu'il entretient. À son ami de jeunesse, le peintre Bertil Wahlberg, celui à qui il a fait lire le manuscrit de son premier roman (*Le Serpent*), et qui l'illustrera, il écrit le 19 octobre 1945 : « (...) Ce me sera un plaisir de t'envoyer mon écrit dès qu'il sortira ; à en croire certains signes il devrait paraître demain, le 20. La date à laquelle cela peut arriver m'intéresse passablement peu, fatigué de tout cela que je suis depuis six mois (...). Bon, dans tous les cas, je pense à toi et te souhaite de douces étoiles sur ta route. J'aimerais bougrement être à ta place. Ici, dans cette foutue ville, on est lentement mais immanquablement contaminé par la littérature. C'est une maladie répugnante qui grouille dans le sang. »

En cinq ans, de 1945 à 1949, il ne va cesser d'écrire : *Le Serpent*, en 1945, *L'Île des condamnés* en 1946, *Les Jeux de la nuit* en 1947, *Drames de condamnés* en 1948, *L'Enfant brûlé* la même année, *Ennuis de nocés* en 1949. Ivresse et frénésie de l'écriture et pourtant, angoisse face à une conception du monde qui s'écroule : il est désemparé devant la vie. Il a peur de se décevoir lui-même et de décevoir les autres, et l'abîme s'élargit, toujours plus profond. Un remariage, des dépressions à répétition, des tentatives de suicide le tirent vers le fond. « *La dépression possède sept tiroirs et au fond du septième se trouvent un couteau, un rasoir, un poison, une eau profonde et une chute vertigineuse* »... Telle est la litanie qui obsède l'écrivain rendu esclave de ses instruments de mort. Son œuvre est heurtée, violente, torturée et belle.

Sa précarité matérielle dans les années 1950 aggrave sa santé psychique : le 4 novembre 1954, il s'enferme au volant de sa voiture dans le garage de sa maison de Stockholm et allume le moteur. Les

gaz d'échappement se chargent de lui emplir les poumons. Stig Dagerman avait fini par donner raison à ce qu'il appelait lui-même *La Dictature du chagrin*⁶. Il meurt à l'âge de 31 ans, laissant derrière lui une douzaine d'ouvrages traduits en français.

.....

1. Stig Dagerman, *Notre besoin d'amour est impossible à rassasier*, traduit du suédois par Philippe Bouquet, Actes Sud, 1981

2. Stig Dagerman, *Lettres choisies*, Correspondance traduite du suédois par Olivier Gouchet, Préface de Claude Le Manchec, Actes Sud 2024.

3. Stig Dagerman, *Notre besoin d'amour est impossible à rassasier*, op. cité.

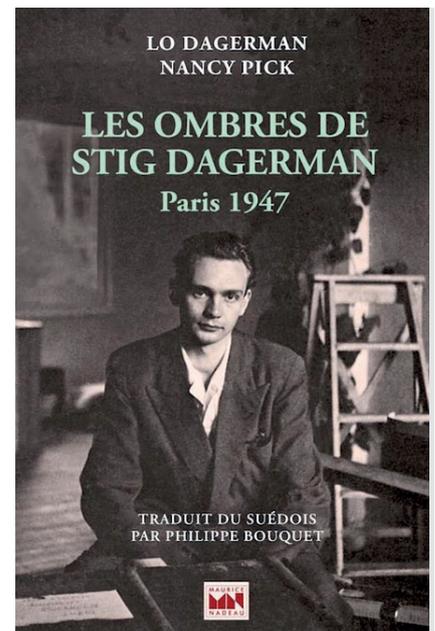
4. Stig Dagerman, *Automne allemand*, coll. Babel, Actes Sud 2004.

5. Stig Dagerman, *Lettres choisies*, op. cité, p.,78.

6. Stig Dagerman, *La Dictature du chagrin et autres écrits amers* (recueil de seize textes), Agone 2009

Lo Dagerman Nancy Pick

Les ombres de Stig Dagerman Paris 1947



Traduit du suédois par Philippe Bouquet
Éditions Maurice Nadeau, oct. 2018
193 pages

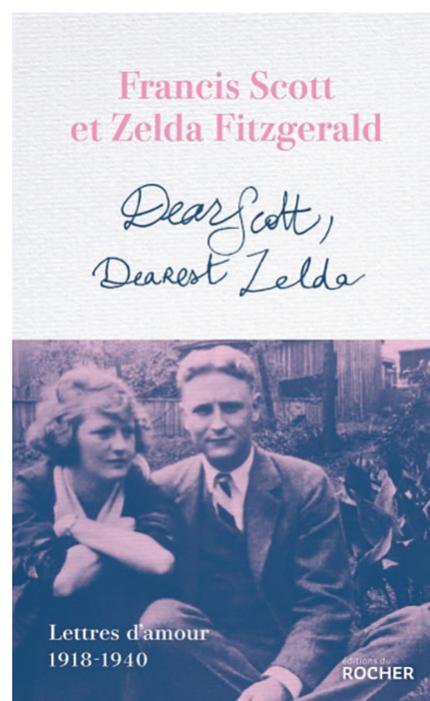
Francis Scott et Zelda Fitzgerald

Lettres d'amour 1918-1940

Par Gaëlle Obiégly

Il est toujours intéressant de porter son attention sur l'effet que produit un livre sur l'âme de son lecteur. La particularité de ce volume de lettres tient à l'amour contagieux qu'elles diffusent. Oui, ce livre nous fait tomber amoureux. Amoureux d'un couple. Leur relation n'est pourtant pas idyllique. À quoi cela est dû, alors ? D'où vient le sentiment que ces êtres nous procurent ? Il se pourrait que les lettres de Zelda, par leur puissance évocatrice et leur pureté, laissent une empreinte où germe l'attachement que suscite cette correspondance. Entrons maintenant dans la relation tumultueuse et passionnée de Scott et Zelda Fitzgerald. Les lettres de Francis Scott Fitzgerald et de Zelda Sayre Fitzgerald, dans le recueil intitulé *Lettres d'amour 1918-1940*, révèlent la complexité de leur relation. Une relation amoureuse et fraternelle loin des stéréotypes et des racontars qui ont longtemps alimenté leur mythe. Leurs écrits dévoilent une tendresse profonde et une souffrance partagée. Ce sont deux âmes écorchées vives, chacune combattant ses propres démons. Un amour entre souffrance et soutien se raconte au fil des pages de ce livre qui en compte six cents, certaines avec des photos qui viennent illustrer le style de vie transparaissant dans les lettres. Scott et Zelda Fitzgerald, couple emblématique des années folles, ont vu leur vie marquée par la gloire, le drame et la tragédie. Leur

relation a souvent été perçue à travers le prisme déformant des rumeurs. Il a ainsi été propagé que Scott, par jalousie, aurait étouffé la créativité de Zelda, la poussant à la folie, tandis qu'elle aurait exacerbé l'alcoolisme de son mari. Cependant, les lettres échangées entre eux, éclairées par l'introduction de leur petite-fille Eleanor Lanahan, offrent une perspective renouvelée et plus authentique de leur vie commune. Ces lettres montrent que Scott et Zelda, loin de se détruire mutuellement, se sont toujours soutenus et réconfortés face aux épreuves. Zelda, atteinte de troubles mentaux diagnostiqués comme schizophrénie en 1930, et Scott aux prises avec l'alcoolisme, partageaient une compréhension mutuelle de leurs souffrances. « Cher Scott, tout me semble plus vain, plus stérile, plus désespéré de jour en jour », écrit Zelda. Ici, comme dans d'autres lettres, elle exprime une douleur profonde que Scott reconnaît et tente de soulager. Des éclats de vie et de nostalgie émaillent ces écrits épistolaires. La correspondance entre Scott et Zelda est souvent empreinte de nostalgie, rappelant les moments heureux de leur passé. Cela intervient à partir de l'internement de Zelda à la clinique de Prangin, en Suisse. Ils sont éloignés ; les lettres sont nombreuses et étouffées. Mais il y a peu à dire sur le présent ou bien il n'y aurait à dire que de tristes moments. Zelda se réfugie dans les souvenirs et leur potentiel de



fiction. Elle écrit à Scott : « Tu dis que tu repenses au passé en ce moment. Moi aussi ces semaines où je n'ai pas pu dormir plus de trois ou quatre heures... ». Cette lettre, comme quelques autres, évoquent des souvenirs vivants des années folles, on voit en *flash back* des soirées animées à New York, des disputes passionnées à Wesport, et des moments intimes partagés. Les détails, les noms propres, les allusions sont probablement parlants pour Scott et certifient les liens qui les unissent et dont eux seuls connaissent la texture. L'épaisseur de leur existence commune, toute en nervosité, légèreté, tension, se manifeste dans ces instantanés qui constituent la prose gracieuse, impressionniste, spontanée de Zelda.

Ces réminiscences sont des tentatives de Zelda de recoller les morceaux de leur vie d'avant la maladie. Ce sont les fragments d'une existence qui est peut-être derrière eux, mais en rêverie Zelda lui donne une suite. Cette existence pleine d'excitation et de promesses la soulage et anime sa conversation écrite à son mari adoré dont elle est séparée pour raisons de santé. Scott, de son côté, se remémore leur bonheur partagé sur la Côte d'Azur, malgré les difficultés : « Quand on est arrivés sur cette magnifique Côte d'Azur, j'avais développé un tel complexe d'infériorité que j'avais besoin d'être saoul pour voir qui que ce soit. » Leur enfant, Scottie, est pris en charge par Scott seul. Certaines de ses lettres donnent des nouvelles de la fillette à sa mère et relatent des épisodes de sa vie d'enfant, activités, camarades, vacances, etc. Une créativité partagée et des conflits inévitables constituent cependant l'essentiel de cette correspondance. La relation entre Scott et Zelda a également été marquée par des tensions autour de leur inventivité respective. De 1932 à 1934, ils se disputent souvent sur la question de savoir qui avait le droit de fictionnaliser des éléments de leur vie commune. Zelda, écrivain et peintre talentueuse, s'est souvent sentie

étouffée par la notoriété de son mari, tandis que Scott luttait pour subvenir à leurs besoins, y compris les frais médicaux de Zelda. Gagner de l'argent pour la famille, il l'a fait en exerçant le seul métier qu'il connaissait, un métier difficile, un métier tuant : l'écriture. Cependant, malgré ces conflits, leurs lettres témoignent d'un respect et d'une admiration mutuelle pour leurs talents respectifs. « Mon trésor, mon trésor, je t'aime tant », écrit Zelda en 1919 au début de leur relation, exprimant un amour et une admiration profonds pour Scott. Ses sentiments ne s'amoindriront pas, malgré l'adversité, malgré l'éloignement. Même dans leurs moments de désespoir, ils reconnaissent et apprécient les réalisations de l'autre. La tragédie d'un amour tourmenté. La vie des Fitzgerald a été dominée par leurs maladies respectives, rendant leur amour à la fois beau et tragique. Scott écrit à Zelda : « Tu devenais folle et tu appelais ça du génie. Je sombrais et j'appelais ça du premier mot qui me venait à l'esprit... Nous nous sommes détruits nous-mêmes. Je n'ai jamais pensé que nous nous étions détruits l'un l'autre. » Ces mots illustrent la lucidité avec laquelle Scott perçoit leur situation, reconnaissant que leurs souffrances étaient intrinsèques et non le résultat de leur relation. La vision populaire selon laquelle Scott aurait étouffé la créativité de Zelda omet de prendre en compte les défis qu'ils ont affrontés. Scott, malgré son alcoolisme et le déclin de sa réputation, a continué à écrire, tout comme Zelda, qui a persévéré dans ses efforts créatifs malgré sa maladie. Leur correspondance révèle une éthique du travail commune, une valeur cardinale qui a guidé leurs vies malgré les obstacles. En définitive, la correspondance entre Scott et Zelda Fitzgerald offre un portrait plus nuancé et authentique de leur relation. Leur amour, bien que tourmenté, était profondément sincère et marqué par un soutien mutuel face aux épreuves. L'impression durable que laisse la lecture de leur

correspondance, c'est peut-être le courage, la beauté et la lucidité qu'a engendrés leur amour aussi profond que tourmenté. Ces lettres, témoignages d'une époque révolue et d'un amour inoubliable, nous rappellent que derrière les mythes et les rumeurs se cachent deux êtres humains, vulnérables et courageux, dont l'héritage littéraire et humain continue de nous inspirer des sentiments.

*

Francis Scott et Zelda Fitzgerald
Dear Scott, Dearest Zelda
Lettres d'amour 1918-1940

Introduction d'Eleanor Lanahan, petite-fille de F. Scott et Zelda Fitzgerald. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Véronique Béghain.
Éditions Du Rocher, fév. 2024, 624 pages.

avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar et Gaëlle Obiégly

Romans



Daniele Mencarelli La Maison des regards

Traduction de l'italien Nathalie Bauer.
En 1999, Daniele Mencarelli traverse une profonde crise existentielle. À vingt-cinq ans, il s'est fait remarquer comme poète et a publié dans une revue, mais ne parvient plus à écrire. Après les stupéfiants, il anesthésie son mal-être dans l'alcool, au grand désespoir de ses proches. La moindre souffrance décelée chez les autres, le transperce, il ne sait pas

comment se protéger. Il ne supporte pas les regards posés sur son comportement autodestructeur et développe une phobie sociale. Il a consulté nombre de médecins qui ont avancé toutes sortes de diagnostics psychiatriques. « Mais (il n'est) pas malade, (il est) vivant à outrance, comme une bête plus consciente que les autres bêtes. » À bout de forces, sa mère lui propose même de se suicider avec lui pour en finir avec ces tourments incessants. Il accepte un emploi d'agent d'entretien dans le plus grand hôpital pédiatrique européen, l'Enfant-Jésus à Rome. Dès le premier jour, à la vue du corps d'une petite fille dans son cercueil, il comprend que ce travail va terriblement l'éprouver. Tout le sépare de ses collègues, mais à leur contact il redécouvre le sens des mots partage, dignité, courage, générosité. « Avec les autres s'est instaurée une espèce d'amitié, une solidarité inconnue : mes collègues m'apprennent la légèreté, la capacité de sourire face à toutes les embuscades de la vie. » Le travail bien accompli, le corps occupé à nettoyer, l'apaisent. Ici, bien que confronté à la douleur des enfants, des parents, aux difficultés auxquelles font face ses collègues, il se sent renaître. « Ici, à l'hôpital, j'ai la sensation, totalement absurde, injustifiée, d'appartenir à un tout, de n'être en rien séparé de ce qui vit autour de moi pour le meilleur ou pour le pire. » Dans ce récit autobiographique, d'une bouleversante humanité, Daniele Mencarelli rend un vibrant hommage à sa famille qui a résisté dans la tempête, et à tous ceux qui lui ont redonné goût à la vie et à l'écriture. « À ceux qui ne reculent jamais devant la réalité, qui ne ferment pas les yeux, à ceux dont le sang charrie un courage immense, plus fort que toute peur, que tout égoïsme. » Éd. Globe, 320 p., 23 €. **Élisabeth Miso**

Biographies



Lucas Aubry Natalie Wood. Un jeu d'enfant

Quand elle vient au monde le 20 juillet 1938, à San Francisco, Natasha Zacharenko ne sait rien encore du flamboyant destin qui l'attend à Hollywood. Fille de deux émigrés qui ont fui la guerre civile russe, elle est l'objet de l'ambition sans bornes de sa mère. Cette dernière n'a en effet de cesse de la pousser dans la lumière, bien déterminée à faire d'elle une enfant star. La fillette débute sur les écrans à cinq ans et est très vite

rebaptisée Natalie Wood. Orson Welles, son partenaire dans *Demain viendra toujours* (1946), tombe sous le charme de cette fillette talentueuse. Sur le tournage des *Belles Promesses* (1949), elle manque de se noyer et ne pourra plus se défaire de cette hantise. À seize ans, choisie par Nicholas Ray (avec qui elle entame une relation), elle donne la réplique à James Dean dans *La Fureur de vivre* (1955) et devient une icône rebelle pour la jeunesse américaine avide de liberté. *La Prisonnière du désert* (1956), *West Side Story* (1961)... La jeune actrice, toujours prête à satisfaire sa mère et les réalisateurs qui la dirigent, enchaîne les films qui vont marquer l'histoire du cinéma. Quand il la rencontre pour *La Fièvre dans le sang* (1961) « Kazan veut la voir sans fard, et qu'a-t-elle à montrer en dessous du vernis hollywoodien ? La somme de tous les rôles qu'elle a joués et pas grand-chose de plus, comme si elle n'avait jamais existé en dehors des prises. » Depuis son plus jeune âge, Natalie Wood alimente docilement la machine à rêves des studios : inaugurations de magasins, avant-premières, reportages dans son intimité, apparitions publiques auprès de tel ou tel acteur. Entre 1969 et 1979, elle s'éloigne des plateaux, préférant se consacrer à la famille recomposée qu'elle forme avec Robert Wagner, avec qui elle s'est remariée en 1972. À l'aube des années 80, alors qu'elle tente de redonner un nouvel élan à sa carrière, elle disparaît tragiquement. Elle est retrouvée noyée, le 29 novembre 1981. La veille, elle avait embarqué à bord de son yacht, avec son mari, Christopher Walken et Dennis Davern le capitaine du navire, pour une excursion sur l'île de Santa Catalina. Le mystère autour de sa mort ne sera jamais réellement élucidé. Éd. Capricci, 98 p., 11,50 €. **Élisabeth Miso**

Autobiographies



Marie Vaislic avec Marion Cocquet Il n'y aura bientôt plus personne

C'est une jeune fille de quatorze ans aux longs cheveux, une enfant, dont la vie bascule le 24 juillet 1944. Dénoncée par un voisin à Toulouse, Marie Rafalovitch est arrêtée dans la cour de son immeuble par un milicien français et un membre de la Gestapo. Enfermée dans une caserne avec des familles juives raflées, elle est déportée à Ravensbrück, puis à Bergen-Belsen. Soixante-dix-neuf

ans plus tard, elle livre le récit de cette année qui bouleversa sa vie. « C'est Bergen-Belsen, qui est mon camp et ma déportation ; c'est Bergen-Belsen qui a emporté ce que j'étais avant et m'a refabriquée à sa façon. Là-bas, je me suis vue mourir. J'ai vu des choses que j'ai du mal à décrire, même si je le voudrais, parce qu'elles sont inimaginables. » Aussitôt déportée, elle sait qu'elle doit survivre coûte que coûte. Seule, elle se rapproche d'une famille avec des enfants, comprend qu'il vaut mieux affirmer qu'elle n'est qu'une enfant – ce qui désignait la mort immédiate à Auschwitz, les enfants étant aussitôt gazés, est une chance de salut à Ravensbrück. Une Kapo a pitié d'elle, lui offre un manteau d'hiver qu'elle porte telle une relique alors qu'il fait très chaud. Elle lui promet d'écrire à ses parents pour les rassurer : la jeune fille apprend la méfiance en même temps que la survie, elle comprend aussitôt qu'elle ne doit pas donner son adresse, risquer de faire arrêter sa famille. Sa terreur, lorsqu'elle voit les cadavres ambulants se déplacer, tondus : les cheveux rasés. Elle ne veut pas perdre ses cheveux longs. Elle y échappe encore une fois grâce à la Kapo, comme elle échappera aux expériences gynécologiques, à une mort programmée. Libérée le 15 avril 1945 par l'armée britannique, Marie Vaislic, âgée aujourd'hui de 93 ans, se déplace dans les lycées pour témoigner de l'indicible, est l'une des dernières déportées de France encore en mesure de tenter de dire ce que fut la Shoah... Éd. Grasset, 144 p., 16 €. **Corinne Amar**



Isild Le Besco Dire vrai

Elle est actrice, scénariste, réalisatrice, également dessinatrice. « Je me suis jusqu'à maintenant principalement racontée par des images, des films que j'ai mis en scène, des peintures, des dessins... Aujourd'hui, les mots sortent. Ils s'organisent et me montrent le chemin. » Dans un récit autobiographique d'écroulée vive, l'actrice réalisatrice qui a nourri ses films de sa vie, se met à nu pour

raconter une enfance taiseuse et difficile à Belleville, dans un appartement minuscule et une famille dysfonctionnelle – ses parents séparés, la mère toujours à l'extérieur, laisse les trois enfants livrés à eux-mêmes ; l'aînée, Maïwenn, prend en charge son frère et la petite Isild. Elle évoque ses débuts dans le cinéma français, la violence de certaines scènes ; la relation de sa sœur, l'actrice et réalisatrice Maïwenn alors âgée de 15 ans, avec le cinéaste et producteur Luc Besson dont elle a un enfant un an plus tard ; la prédation exercée des années durant sur elle par le réalisateur Benoît Jacquot qui lui fait jouer le rôle principal dans *Sade* (2000) et *Au fond des bois* (2010) – Isild Le Besco, mineure, a 16 ans, lorsqu'elle le rencontre, il a 52 ans ; elle ne parvient à le quitter que huit ans plus tard. Elle vit ensuite avec le père de ses deux enfants une relation de couple et de domination tout aussi maltraitante et qui la broie comme la précédente. C'est dans un voyage en train récent, tandis qu'une jeune femme sans doute sous l'emprise de la drogue l'insulte, l'agresse puis lui plante son doigt dans l'œil lui abimant la cornée, qu'elle prend conscience tout à coup qu'elle n'est « pas une victime ». Dire : c'est par les mots qu'elle revient sur les abus qu'elle a subis tout au long de sa vie, sur son manque de confiance en elle, en même temps que sur son ambition folle de réaliser ses propres films immédiatement. Dans une entreprise de vérité, elle comprend tout à coup la nécessité de cesser de protéger ceux qui l'ont abusée, pour se reconstruire. Éd. Denoël, 172 p., 18 €. **Corinne Amar**

Récits



Michelle Zauner, Pleurer au supermarché.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Laura Bourgeois. « Pour le reste de ma vie, il y aurait une écharde en moi, un dard enfoncé dès la mort de ma mère que j'emporterais dans ma propre tombe. » Après la disparition de sa mère, Michelle Zauner se surprenait à pleurer dans les allées du supermarché asiatique H Mart. Le moindre aliment lui rappelait son enfance, les subtiles saveurs des recettes concoctées par sa mère, la moitié d'elle à jamais imprégnée de culture coréenne. Chongmi s'est éteinte d'un cancer en 2014, elle avait cinquante-six ans, sa fille vingt-cinq. Les derniers mois, l'écrivaine et chanteuse du groupe Japanese Breakfast s'était installée chez ses parents dans l'Oregon pour prendre soin d'elle, ne rien perdre du temps qu'il leur restait. À l'époque, elle résidait à Philadelphie avec son futur mari Peter, et jonglait entre plusieurs petits boulots et son groupe de rock. Dès l'université, elle avait souhaité mettre de la distance entre ses parents et elle. Elle avait été une enfant difficile, hyperactive, et une adolescente rebelle, en lutte contre les exigences de sa mère, contre son entêtement à vouloir la façonner selon son idéal de perfection. Malgré toutes leurs tensions,

elle ne doutait pas un seul instant de son amour inconditionnel. Avec ses parents, elle partageait ce même enthousiasme pour les plaisirs gustatifs. Enfant, un été sur deux, elle partait six semaines dans sa famille maternelle, à Séoul, et observait les liens qui unissaient sa grand-mère, ses tantes et sa mère à travers la cuisine. La maladie de sa mère a réveillé de profonds questionnements sur leur relation, sur sa part d'identité coréenne, sur ce que sa mère avait déposé en elle de si précieux, sur la place qu'elle s'autoriserait à occuper en ce monde. En perpétuant la cuisine de sa mère, Michelle Zauner a pu transformer le traumatisme de la perte et vivre enfin en paix avec ses origines coréennes et avec elle-même. « La culture que nous partageons était active, effervescente dans mes entrailles et dans mes gènes, il fallait que je m'en empare, que je la nourrisse afin qu'elle ne meure pas en moi. Afin que je puisse la transmettre un jour. » Éd. Christian Bourgeois, 320 p., 22 €. **Élisabeth Miso**

Correspondances



Jean Héliou Pour qui travaille-t-on ? Une lettre à André du Bouchet (Été-automne 1952)

Jean Héliou est un peintre. Il a vécu de 1904 à 1987. Durant sa longue vie, il s'est consacré à son œuvre, ne la laissant jamais tranquille. Son questionnement incessant se traduit par une variété de périodes stylistiques. Cela rend son œuvre à la fois difficile et passionnant à suivre. Les ruptures et la continuité qui caractérisent le parcours artistique de Héliou sont à reconsidérer aujourd'hui. Et pour cela, il est indispensable de lire *Pour qui travaille-t-on ?* Qu'est-ce qui fait la valeur de ce livre ? C'est, en premier lieu, l'honnêteté de ce témoignage. Le peintre y parle de la manière dont il exerce son art. Au-delà de son cas, la question que Héliou se pose à lui-même nous concerne. À la faveur d'une crise morale, il entreprend une lettre adressée à un poète. Elle ne sera jamais envoyée à André du Bouchet. L'adresse, cependant, donne au texte une certaine fermeté. Tenant à la fois de la confession pudique et de l'exposé d'une démarche artistique, le propos de Jean Héliou nous fait entrer dans son atelier comme il y a fait entrer nombre d'amis, en priorité les poètes. Il l'écrit avec un tréma, comme pour ajouter de la distinction non pas à sa prose mais à la fonction du poète. Les paragraphes consacrés à Francis Ponge dont il fut proche sont incomparables. Car on est plus habitués à ce qu'un écrivain commente un peintre que l'inverse. Ce que fait Jean Héliou est généreux. Il suspend l'évocation de son travail pour parler du regard de Ponge lui rendant visite à l'atelier. Ou plutôt rendant visite au tableau en cours. Et l'artiste, de nouveau, pose la question de la destination de ce qu'il fait. Mais Ponge ignore cette préoccupation de Héliou. Ponge pense, comme le critique Pierre-Georges Bruguère, que l'œuvre règne au-dessus des événements. Et qu'elle n'a pas à être située, qu'elle n'a pas besoin de s'adresser à une audience. Jean Héliou est loin de cette certitude. À chacune des périodes de sa vie, toute en avancées et revirements, il s'est donc demandé : *pour qui travaille-t-on*. Quand on est artiste, c'est une question difficile et très importante. Chez Héliou, elle a animé la recherche permanente qui a produit des tableaux si variés ; selon les époques, les contextes, les affects. Le dehors joue un rôle essentiel dans sa représentation du monde. Après avoir mis au point un langage abstrait, il a reconstruit l'image et s'est mis à peindre des scènes de rue. Et poursuivant la voie figurative, il ne suscite plus que l'incompréhension générale. Mais écrit-il, à mesure que les portes du succès se fermaient une à une, les visiteurs sont de plus en plus nombreux dans son atelier. Comme s'ils venaient assister au spectacle du combat mené par le peintre en disgrâce. Ce livre témoigne d'une grande réflexion sur l'art, rendue par une écriture adroite. Éd. Claire Paulhan., Coll. « Tiré-à-part », 240 p., 28 €.. **Gaëlle Obiégly**



Le Musée d'Art Moderne de Paris propose, du 22 mars au 18 août 2024, une exposition rétrospective de l'œuvre de Jean Héliou : *Jean Héliou, La prose du monde*.

<https://www.mam.paris.fr/fr/expositions/exposition-jean-helion>

Le Musée d'Art Moderne de Paris
11 Avenue du Président Wilson
75116 Paris

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Films



« François Truffaut, Le Scénario de ma vie »
Un film de David Teboul
écrit par David Teboul et Serge Toubiana
Le film fait partie de la sélection Cannes Classics 2024 :
les documentaires
Festival de Cannes, sélection officielle 2024

Truffaut par Truffaut – Tel est l'angle d'approche de ce documentaire, entièrement réalisé à partir d'archives, de correspondances inédites intimes, où seul s'exprime le cinéaste : sa voix, ses propos sur la vie et le cinéma, mais également sur la critique – qui fut pour lui un passage obligé, un moment de formation essentiel, entre 1953 et 1958 –, par ses personnages ou créatures de cinéma, lorsqu'ils sont en quelque sorte ses doubles à l'écran, à travers son œuvre.

10.7 Production <https://www.10point7.com/>
Documentaire 90'
<https://fondationlaposte.org/projet/francois-truffaut-le-scenario-de-ma-vie-un-film-de-david-teboul>



« Leurs guerres d'Indochine »
Un documentaire de Jean-Pierre Bertin-Maghit
Coproduct par La Chambre aux fresques

Disponible sur france.tv jusqu'au 2 mai 2025



**Leurs guerres
d'Indochine**

un documentaire de Jean-Pierre Bertin-Maghit - 52'

LES
CHAMBRES
AUX
FRESQUES

Au moment de l'anniversaire des 70 ans de la fin de la guerre d'Indochine, ce film témoigne du vécu intime de soldats pris dans un conflit qui s'inscrivait dans la continuité de la guerre de libération contre l'occupant, allemand et japonais en Indochine, devenue guerre d'occupation puis conflit stratégique de la guerre froide. L'utilisation de textes issus de correspondances ou de journaux intimes permet de faire entendre cette parole subjective de jeunes hommes et femmes face à la mort, l'ailleurs, l'autre ou eux-mêmes, et de la confronter à des images filmées en immersion.

Pour en savoir plus : [Leurs guerres d'Indochine - Fondation La Poste](https://fondationlaposte.org/projet/leurs-guerres-d-indochine)

Concours



« Vivre ensemble le Festival de l'écrit » en Grand Est 28^e édition, année 2024

Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024

Ce projet invite les personnes à s'autoriser à prendre une place dans cet espace de liberté, d'échange et de plaisir que nous offre la maîtrise de la langue : écrire pour se construire, structurer une pensée, organiser une réflexion, communiquer avec autrui, exercer sa citoyenneté dans la vie quotidienne.

L'auteur **Thierry Beinstingel** (qui collabore au Festival de l'écrit) écrivait : « Peut-être qu'écrire, c'est cela : chercher non pas l'actualité immédiate, mais la profondeur entrevue au-delà. Dans notre univers de réseaux sociaux, qui ne sont que trop souvent des injonctions individuelles et stériles, il existe ce pas de côté qu'on nomme l'écriture, avant tout un échange, un sens collectif, partagé entre tous, le temps de l'aventure d'un Festival de l'écrit ».

Le projet s'adresse aux jeunes et adultes, âgés de 16 ans et plus, qui disent ne pas savoir bien écrire mais qui veulent essayer malgré les difficultés rencontrées.

Le Festival de l'écrit comprend des rencontres et des manifestations publiques qui auront lieu dans les départements de la région Grand Est. À cette occasion, les lauréats seront récompensés en présence des institutionnels, des sponsors, des responsables des champs social, formatif et culturel. Il s'agit de favoriser les échanges entre apprenants, formateurs, bibliothécaires, écrivains, monde rural et monde urbain...

Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024 (délai de rigueur). Fin juin, des comités de lecture se réuniront pour présélectionner les écrits qui seront transmis au jury. Les textes choisis par le jury donneront lieu à des remises de prix, à des expositions « Autour de l'écrit » en octobre 2024 et à l'organisation des ateliers de pratiques artistiques.

<https://association-initiales.fr/>



Les Correspondances théâtrales - 3e édition

Soirée de gala le 30 mai 2024

Remise des prix : 30 mai 2024 de 18h à 20h

Le concours « sans perdant » des Correspondances théâtrales est un encouragement à l'écriture créative et à l'expression de soi unique en son genre dans la mesure où il prend élan sur l'expérience du théâtre. Situé à la rencontre des forces du théâtre et de la pratique de la correspondance entendue comme le droit réaffirmé de tout un chacun à prendre la plume, ce concours ouvert à toutes les générations propose, à partir de spectacles joués* au Théâtre de La Scala Paris, deux types d'écriture :

- soit une Correspondance « dramatique », imaginée entre deux, voire trois personnages de la même pièce
- soit une Correspondance « critique »

[Site La Scala Paris - Les Correspondances théâtrales](#)

Festivals



Festival littéraire La Moisson à Céret - 4e édition

Du 14 au 16 juin 2024

Compagnie Pas de Porte

Le festival La Moisson vise à apporter une animation littéraire de qualité à un public qui n'y a pas accès sauf à se déplacer à plusieurs centaines de kms (Toulouse, Montpellier). La ville de Céret (7 800 habitants) dispose de nombreux atouts pour accueillir ce festival. Riche d'une tradition culturelle qui l'a vue accueillir au début du XXe siècle de très grands artistes (Soutine, Picasso, Chagall, Dufy...) la ville bénéficie d'un climat propice à la culture (nombreuses galeries d'art, Musée d'Art Moderne). Elle est aussi le centre bourg très vivant d'un arrondissement rural. Pour cette 4e édition du festival littéraire La Moisson, les 14, 15 et 16 juin 2024 à Céret, la Cie Pas de Porte propose une programmation éclectique mêlant plusieurs genres littéraires : roman, correspondance, poésie, littérature jeunesse et plusieurs formes : lectures musicales, lectures dansées, entretiens, tables rondes afin de séduire un public plus large et le plus varié possible. Une attention particulière est portée à la jeunesse avec 2 séquences : une séquence de lecture à voix haute pour collégiens et écoliers (restitution publique d'une action de formation menée tout au long de l'année en partenariat avec les établissements scolaires) et un spectacle jeune public destiné aux plus petits.

Au-delà des manifestations pendant le festival, l'association contribue tout au long de l'année à la vie culturelle de la ville avec des participations à des événements nationaux (Printemps des poètes, Nuit des Musées) ou locaux (cérémonie des arbres remarquables) et l'organisation de pauses-poésie.

Le projet s'effectue en partenariat étroit avec plusieurs acteurs culturels locaux : le Musée d'Art Moderne (lecture de correspondances de Max Jacob en écho à l'exposition estivale), la médiathèque qui accueille les séquences jeunesse, la librairie associative Le Cheval dans l'Arbre dont le festival contribue à doper les ventes.

Au-delà : un partenariat avec le Marathon des Mots pour une avant-première de lectures de correspondances. La gratuité, les formats légers, à taille humaine sont les principaux atouts du festival.

Vendredi 14 juin / 21h-22h : Lectures à la nuit, lectures de correspondances poétiques par les bénévoles de la Cie Pas de Porte et les Amis de la Médiathèque

Samedi 15 juin / 16h00-17h00 : Lecture de correspondances en partenariat avec le Marathon des Mots

Dimanche 16 juin / 14h30-15h30 : Lecture de correspondances de Max Jacob par la Cie pas de Porte en écho à l'exposition d'été du Musée d'Art Moderne

Chacune des séquences est suivie d'une séance de signatures sur le stand de la librairie coopérative Le cheval dans l'arbre

[Programme 2024 | La Moisson \(lamoissonceret.com\)](http://lamoissonceret.com)



Festival du Journal intime - Saint-Gildas de Rhuys (56) Les 29 et 30 juin 2024

Deux jours de lectures, de propositions artistiques et de rencontres :

- Des lectures d'extraits de journaux intimes : Hélène Berr, Alma Mahler (lecture musicale), Pierre Loti, Serpouhi Hovaghian (rescapée du génocide arménien de 1915).

- Conférence de Jean-Noël Jeanneney du journal de captivité de Jean Zay

- Ateliers d'écriture :

Tenir son journal intime, que ce soit sous forme écrite, dessinée, photographiée, c'est aussi la faculté de se donner du temps. C'est son propre miroir que l'on exprime, quotidiennement ou presque, une mémoire directe, ce qui le différencie de l'autobiographie. Plus de trois millions de français et français tiennent leur journal intime.

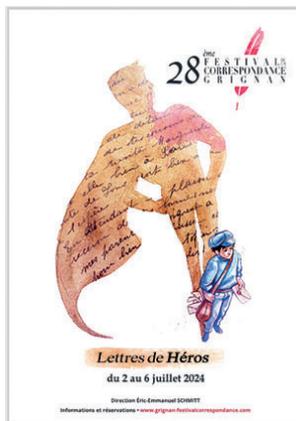
Sur le plan pédagogique, mise en place en deux temps d'ateliers : pour les élèves, pour le grand public.

En ce qui concerne les élèves du primaire (en amont du festival), les sensibiliser à la différence entre se dévoiler sur les réseaux sociaux et écrire sa vie au quotidien, ses sentiments les plus sincères. Leur montrer que s'écrire sans jugement de fond, ni de forme, est aussi un exutoire utile et parfois, voire souvent nécessaire.

L'objectif est d'expliquer aux élèves ce qu'est un journal intime, la différence avec les réseaux sociaux et qu'au lieu d'écrire à quelqu'un ils s'écrivent à eux, ce qui leur permet de tout dire sans honte, que ce cahier est leur meilleur confident. À cet âge, ils sont encore sensibles au dessin, et c'est l'occasion de leur apprendre à créer leur journal intime et accompagner leur récit d'une ou plusieurs illustrations, afin de personnaliser leur journal intime et en faire une œuvre unique.

<https://www.festivaldujournalintime.fr/>

<https://www.festivaldujournalintime.fr/le-programme/>



Festival de La Correspondance, Grignan - 28e édition Du 2 au 6 juillet 2024 Sur le thème : Lettres de Héros

« Nous avons traversé l'époque de la plainte. Ces dernières années, les voix des victimes ont submergé les échos des héros. C'est un phénomène à saluer, car il était impératif que ces voix fussent entendues, d'autant que les circonstances ont permis cette libération. En Europe, nous venons de vivre quelques décennies singulières où nos nations ont prospéré dans la quiétude. La pérennité exceptionnelle de cet équilibre a laissé croire qu'il s'agissait d'une condition permanente, et non d'une simple parenthèse ; une conviction qui a engendré de grands espoirs, mais aussi quelques illusions — la fin des conflits, le désarmement subséquent, la suprématie incontestée de la démocratie et la glorification du droit international. Cependant, il est indéniable que les forces ancestrales qui ont toujours animé l'humanité et l'ont menée à l'affrontement ne se sont pas évanouies : la guerre persiste, les antagonismes subsistent voire s'exacerbent. Nous prenons conscience qu'il est crucial de défendre ce que nous avons autrefois considéré comme acquis. L'ère de la plainte tire à sa fin. Notre époque a de nouveau besoin de héros. Qu'est-ce qu'un héros ? C'est celui qui ne conçoit pas la vie comme une simple survie, mais comme une existence irriguée de valeurs. Le héros ne s'oppose pas, il agit en faveur d'un idéal, il en devient la chair et la voix. Il n'est pas « contre » mais « pour ». Conscient de la valeur de la vie, il sait également appréhender le prix de la mort. Les hommes et les femmes dont nous découvrons la correspondance ne seront peut-être pas des héros aux yeux de tous, mais ils incarnent des vies riches, uniques, singulières, qui s'efforcent de résister aux vicissitudes. Leurs récits peuvent nous insuffler du courage. En nous retrempant dans leur force, nous nourrirons la nôtre. » **Éric-Emmanuel Schmitt**, Président et directeur artistique du Festival de la Correspondance

Mardi 2 juillet

Lectures-spectacles au Château avec le soutien de la Fondation la Poste

19h15 : « L'Impératrice et le Philosophe » Correspondance de Catherine de Russie et Voltaire avec Macha Méril et Claude Afaure mise en scène Stéphan Druet adaptation Bruno Villien

Judi 4 juillet

11h30 – Le Mail : Rencontre avec le lauréat du prix Sévigné 2023
avec le soutien de la Fondation la Poste

Avec le lauréat Rémy Amouroux, éditeur, pour la *Correspondance intégrale de Marie Bonaparte et Sigmund Freud*, Flammarion, 2022.

Le prix Sévigné est destiné à couronner la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant ainsi une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère. Il a largement contribué depuis vingt-cinq à relancer l'édition de correspondances en France.

[Prix Sévigné 2023 : Marie Bonaparte – Sigmund Freud, Correspondance intégrale | Fondation la Poste](#)

[Marie Bonaparte, Sigmund Freud, Correspondance intégrale. Par Gaëlle Obiégly | Fondation la Poste](#)

17H15 - Rencontre littéraire - autour de Madame Roland avec Cécile Berly

Cécile Berly, *Elles écrivent. Les plus belles lettres de femmes au XVIIIe siècle*

[Article dans « Dernières parutions, édition mars 2024 ». Par Corinne Amar](#)

Vendredi 5 juillet – 14h – La Bastide : Lettres du Facteur Cheval

Avec Laurent Soffiati

En partenariat avec le Palais idéal du Facteur Cheval et la Fondation La Poste Avril 1879. Ferdinand Cheval, facteur rural âgé alors de 43 ans, butte sur une pierre si bizarre lors de sa tournée qu'elle réveille un rêve. Véritable autodidacte, il va consacrer 33 ans de sa vie à bâtir seul, un palais de rêve dans son potager, inspiré par la nature, les cartes postales et les premiers magazines illustrés qu'il distribue. Parcourant chaque jour une trentaine de kilomètres pour ses tournées en pleine campagne, il va ramasser des pierres, aidé de sa fidèle brouette. En solitaire, incompris, il inscrit sur son monument "travail d'un seul homme". Son palais de rêve est achevé en 1912. A l'occasion du centenaire de sa mort le Festival de la Correspondance rend hommage au Facteur Cheval et à son Palais idéal.

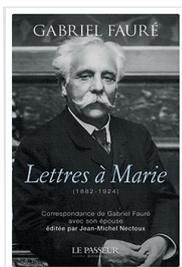
Retrouvez [le programme complet du Festival](#)

[Le site du festival](#)

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation

Avril - mai 2024



Gabriel Fauré, Lettres à Marie (1882-1924)

La correspondance inédite de Gabriel Fauré avec son épouse éditée par Jean-Michel Nectoux.

Le Passeur Éditeur, 18 avril 2024

Les lettres de Fauré à son épouse, Marie Frémiet (1882-1924), fille du sculpteur Emmanuel Frémiet, sont assez singulières. Même si le compositeur n'y témoigne guère son amour (leur mariage restera entouré d'un certain mystère), elles n'en demeurent pas moins les plus importantes de sa correspondance.

Écrites rituellement chaque année à partir de 1903 durant les trois mois d'été passés loin d'elle, sur les rives des lacs suisses, elles témoignent de la progression des créations nouvelles de Fauré, offrant une rare image du musicien au travail.

Marie y devient ainsi peu à peu le témoin privilégié de son œuvre.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/gabriel-faure-lettres-marie-1882-1924>

<https://www.le-passeur-editeur.com/>

*

Manifestations du Musée de La Poste

Expositions

« Carnets de timbres dans l'air du temps »

Du 31 janvier 2024 au 13 octobre 2025

Musée de La Poste, Paris 15e



Visitez la Tunisie,
couverture du carnet
de timbres-poste,
héliogravure, 1922.

Eau minérale Boussang,
carnet privé avec porte-timbres,
typographie, 1907-1910.

Lux Radio
couverture du carnet
de timbres-poste,
héliogravure, 1929.

Le Musée de La Poste propose à ses visiteurs de découvrir l'histoire du carnet de timbres, objet emblématique de l'univers postal.

À travers une collection de près de 200 carnets de timbres, affiches et dessins originaux, le visiteur est invité à déambuler parmi les différents formats et messages de cet objet, reflet des mutations de la société française.

L'origine du carnet de timbres, en 1906, repose avant tout sur un besoin de praticité : le souhait des Français de disposer d'une douzaine de timbres à portée de main réunis dans un objet facile à glisser dans un sac à main ou un portefeuille. Les carnets de timbres sont d'abord entièrement réalisés par La Poste. Le support est neutre, c'est l'utilité qui prime.

En 1922, La Poste confie à un concessionnaire la confection des couvertures des carnets. Le

publicitaire y voit alors une opportunité, allant même jusqu'à utiliser les marges des timbres-poste, créant ainsi les « publicitimbres ». Jusqu'en 1940 la création des carnets de timbres est prolifique, 1 500 couvertures voient le jour. Quatre thèmes prédominent : la santé et la prévention, l'automobile, les grands magasins et produits de consommation, mais aussi les loisirs, les voyages et le thermalisme.

Face à cet afflux de productions privées, La Poste met fin à la concession des carnets de timbres dans les années 1950 et se charge elle-même de l'impression des couvertures de carnets. Leur format évolue, l'accent est à nouveau mis sur l'aspect utilitaire avec de moins en moins de place pour la publicité.

À partir de 1985 de nouvelles séries thématiques voient le jour : les personnages célèbres, la journée du timbre, ainsi que les carnets « à messages » qui prennent de plus en plus d'importance. La Poste fait appel à des peintres, dessinateurs, street-artistes ou illustrateurs de bandes dessinées. Désormais, le carnet de timbres, cher aux Français, n'est plus seulement utile, il est une authentique création artistique.

Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

[Pour en savoir plus](#)

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

